

La Bible et la Haute Critique

Il n'y a pas d'œuvre d'art qui n'ait ses critiques ni de chef-d'œuvre qui n'ait ses détracteurs. La Bible ne fait pas exception à la règle. « C'est une enclume qui a usé beaucoup de marteaux », a dit un auteur.

Les premiers siècles de notre ère avaient déjà été témoins de nombreuses attaques dirigées contre la Parole de Dieu ; mais ces attaques venaient du dehors ; l'Eglise avait de puissants défenseurs : les livres saints furent défendus avec succès.

Il était réservé à notre siècle de voir ceux-là même qui étaient les dépositaires des écrits sacrés en devenir les pires ennemis en les faisant passer par le feu de la critique.

L'origine du mouvement

La critique biblique eut comme précurseur un professeur de médecine de Montpellier nommé Astruc (1684-1766), qui publia dans sa vieillesse un ouvrage sur la Genèse où il constate que dans certains passages Dieu est appelé Elohim (nom général de la divinité en hébreu) et dans d'autres Jéhova (nom particulier du Dieu d'Israël). Il tire de là la conclusion que Moïse, en écrivant la Genèse, avait consulté plusieurs documents qu'il appelle : Elohistes et Jéhovistes.

Ce fut le point de départ de ce travail de critique qui, dans les dernières années du XIX^e siècle et au début du XX^e, a donné naissance aux ouvrages de critique biblique qui s'efforcent de saper à la base l'autorité de la Parole de Dieu.

Les fondements

Il est difficile de lutter contre les courants. Pour réussir dans cette tâche, il ne faut rien moins que la puissance de Jésus-Christ. Essayons, avec lui, d'asseoir notre foi sur le livre infailible de Dieu. Etant lui-même l'auteur du livre, il doit en être le meilleur défenseur.

Nous connaissons Jésus d'après les Evangiles. Un passage de Josephé, qu'on dit interpolé, nous en parle également ; quelques mots que le Talmud lui consacre ne nous apportent que peu de lumière. Suétone, parlant des événements de l'an 52, dit que Claude chassa de Rome les Juifs, qui se révoltaient sans cesse à l'instigation de Christ (Chrestos). Tacite, dans les *Annales*, parlant de la persécution de Néron, dit ceci : l'empereur « infligea de cruels supplices à

des hommes haïs pour leurs crimes, que le vulgaire appelait Chrétiens. Le Christ, qui leur donna son nom avait été supplicié sous Tibère par le procureur Ponce-Pilate. Réprimée pour un temps, cette exécration superstition refleurit non seulement en Judée, où était l'origine du mal, mais à Rome, où viennent affluer tous les dérèglements et toutes les infamies. »

Quelque précieux que puissent être ces témoignages venant de l'extérieur, il est évident que seuls les Evangiles doivent retenir notre attention. « Le témoignage de Dieu est plus grand que celui des hommes », dit l'apôtre. 1 Jean 5 : 9. Or les Evangiles se présentent à nous comme des témoignages de Dieu. Ils nous parlent en détail de la naissance, du baptême, du ministère de Jésus, de sa mort et de sa résurrection.

Entre le II^e et le III^e siècle, Marcion, Justin Martyr, Tatien, Méliton de Sardes, Athénagore, Théophile d'Antioche, Papias, nous parlent des Evangiles et du N. T. en général comme livre canonique.

De la fin du II^e siècle, nous avons un témoignage anonyme très important, connu sous le nom de canon de Muratori, du nom du bibliothécaire de Milan (mort en 1750), qui en fit la découverte. Le canon, d'après cet inconnu, comprend, entre autres livres les quatre Evangiles.

Donc le moins qu'on puisse dire c'est que nos Evangiles étaient connus au second siècle.

D'après les critiques, « Matthieu n'a pu être écrit que très peu avant ou après la catastrophe de 70 », Luc « entre 80 et 100 », Marc, « nous pouvons le placer entre 60 et 70 » quant à l'Evangile de St Jean, s'il est de la même main que l'Apocalypse, qui date de 93, on peut en mettre la rédaction vers la fin du 1^{er} siècle. » — S. Reinach.

De toute façon, Jésus étant mort vers l'an 31, les auteurs de nos Evangiles avaient connu le Sauveur ou parlé avec les hommes qui l'avaient suivi.

Or que nous dit le Sauveur, dans les Evangiles, au sujet de la Parole de Dieu.

Le témoignage de Jésus

On nous dit que le « Deutéronome est une pieuse invention du temps de Josias ». « Pour donner plus de poids au sujet des réformes que ce roi préconisait, on prétendit que Moïse en était l'auteur. »

Jésus puisa dans ce livre ses trois réponses concluantes au tentateur (Deut. 8 : 3 ; 6 : 13, 14 ; 6 : 16). Si ce livre était faux, comment aurait-il pu l'employer victorieusement contre celui qu'il appelle « le père du mensonge » ?

Les critiques nient même l'existence de Moïse. Jésus dit : « Moïse a écrit de moi ». Jean 5 : 46. Ils mettent en doute l'existence d'Abraham. Jésus a dit : « Abraham a vu mon jour, et il s'en est réjoui. » Jean 8 : 56. « Vous serez à table avec Abraham Isaac et Jacob. » Mat. 8 : 11.

On nous dit : « Le pentateuque contient une foule de légendes. »

« Jésus parle de vingt personnages des livres de l'A. T. et il cite dix-neuf de ces derniers. Il parle de la création de l'homme, de l'institution du mariage, de l'histoire de Noé, d'Abraham, de Lot, de la destruction de Sodome et de Gomorrhe telle qu'elle est décrite dans la Genèse ; il fait allusion à l'apparition de Dieu à Moïse dans le buisson, à la manne, aux dix commandements, à la dime mentionnée dans l'Exode. Il cite la loi cérémonielle pour la purification des lépreux, et la grande loi morale : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », toutes deux contenues dans le Lévitique. Il rappelle l'histoire du serpent d'airain, et la loi concernant les vœux, dans les Nombres. Nous avons déjà parlé de la triple citation du Deutéronome. » — *Hodgkin*.

Pour les autres livres, battus en brèche, lisons les Evangiles où Jésus « rappelle la fuite de David vers le grand-prêtre à Nob, la gloire de Salomon et la visite de la reine de Séba, le séjour d'Elisée chez la veuve de Sarepta, la guérison de Naaman et le meurtre de Zacharie, dans les livres historiques ».

« Quant aux Psaumes et aux écrits prophétiques, l'autorité divine du Seigneur est, si possible, encore plus profondément marquée à leur égard qu'à l'égard de tous les autres livres de l'A. T. »

Combien de fois ne lisons-nous pas ces paroles du Christ : « N'avez-vous pas lu ? » ; « Il est écrit » ; « L'Écriture ne peut être violée » ; « Il faut que l'Écriture soit accomplie » ?

A la fin de son ministère, écoutons-le dire à ses apôtres : « Voici, nous montons à Jérusalem et tout ce qui a été écrit par les prophètes au sujet du Fils de l'homme s'accomplira ». Luc 18 : 31. « Je vous le dis, il faut que cette parole qui est écrite s'accomplisse en moi ; Il a été mis au rang des malfaiteurs. Et ce qui me concerne est sur le point d'arriver. » Luc 22 : 37.

Les grands prophètes

Les théories modernes ont voulu abaisser les œuvres des grands prophètes de l'ancienne alliance jusqu'au IV^e siècle et considèrent que les noms d'Esaié, d'Ezéchiel, etc, ont été usurpés par des faussaires.

Mais « ces faussaires n'auraient pas manqué de faire parler Elie ou Elisée, dont il est tant question dans les livres historiques de l'A. T. » — *S. Reinach*.

Esaié, un des plus beaux livres de l'A. T. tant au point de vue littéraire qu'au point de vue des prophéties qu'il contient, a été l'objet de vives attaques. On a vu dans ce livre deux, puis trois auteurs différents, en attendant qu'on en trouve un quatrième.

Mais « faire de la seconde partie du livre d'Esaié l'œuvre indépendante de prophètes inconnus, dit l'abbé Pelt, c'est se mettre en face d'une énigme insoluble. Comment les auteurs d'un écrit si considérable ont-ils pu rester inconnus ou être oubliés,

lorsque des prophéties, « très courtes même, portent le nom de leurs auteurs ? Ce qui est encore plus difficile à concevoir, c'est que l'ouvrage du « grand inconnu » — l'auteur de la seconde partie — ait pu être réuni à celui d'Esaié, surtout étant admise l'hypothèse rationaliste qui prétend trouver dans les deux écrits un caractère foncièrement distinct. » — *Histoire de l'A. T.* p. 260.

..

Qu'elle est belle la Bible telle que nous l'avons ! Que son œuvre est admirable et son histoire merveilleuse ! Elle est « utile, dit St Paul qui s'y connaissait, pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et bien préparé pour toute bonne œuvre. » 2 Tim. 3 : 16, 17.

En s'efforçant, par un travail formidable, de nous enlever ce vieux livre de nos pères qui contient les vérités les plus sublimes et le remède souverain pour notre âme malade, assoiffée de bonheur et d'éternité, que nous promettent les critiques en retour ? Il faudra, répond S. Reinach, « chercher une loi morale dans nos consciences, dépositaires de toutes les expériences, de tous les enseignements du passé. »

Grand merci. La conscience est quelque chose de trop élastique, abandonnée à elle-même. L'enfant laissé à ses seules lumières deviendrait difficilement un honnête homme ; et l'homme, malgré les lumières de l'Evangile et sa conscience, a déjà bien de la peine à faire un bon chrétien.

Répétons plutôt avec le Psalmiste : « J'ai serré ta Parole dans mon cœur, afin de ne pas pécher. » Psa. 119 : 11.

L.-A. MATHY



Sa Victoire est la mienne

Pendant longtemps j'ai essayé d'obtenir la victoire sur le péché, mais je n'ai pas réussi. Depuis, j'ai compris la raison de mon insuccès. Au lieu de faire simplement la part que Dieu désire que je fasse et que je peux faire, j'essayais de faire la part de Dieu, celle qu'Il n'attend pas que je fasse et que je ne peux pas faire. Mon rôle ne consiste pas à gagner la victoire mais à recevoir la victoire qui a déjà été gagnée pour moi par Jésus-Christ.

« Mais, direz-vous, la Bible ne parle-t-elle pas de soldats, de guerre, de batailles ? » Oui, certainement. Ne nous est-il pas dit que nous devons lutter pour entrer dans le royaume des cieux. Certes, il le faut. Et alors ? C'est que nous devons être sûrs de l'objet pour lequel nous devons lutter et combattre.

Le Christ homme a combattu le combat de la vie et Il a vécu comme mon représentant. Il a gagné la bataille pour moi, et c'est pourquoi Il nous dit : « Aie bon courage, j'ai vaincu le monde. » Je puis donc dire avec la plus profonde gratitude : « Grâce soient rendues à Dieu qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ. » Mes difficultés pour vaincre provenaient de ce que je ne faisais pas attention au fait que la victoire est un don, qu'elle est déjà gagnée, qu'elle est prête à être accordée à tous ceux qui veulent la recevoir. J'ai assumé la responsabilité de gagner ce qui était déjà obtenu pour moi et cela m'a conduit à un échec.

La victoire est inséparable du Christ lui-même et lorsque j'ai appris la manière de recevoir le Christ par une union intime avec Lui, j'ai commencé une nouvelle expérience. Je ne veux pas dire que je n'aie pas eu de lutttes et que je n'aie point commis de fautes. Loin de là. Mais j'ai été battu lorsque des influences se sont exercées sur moi et m'ont induit à perdre la confiance en Christ comme Sauveur personnel et à me séparer de Lui. J'ai commis des fautes lorsque j'ai permis que quelque chose se place entre Lui et moi et m'empêche de voir sa face par les yeux de la foi. Lorsque j'arrête mes regards sur l'ennemi, ou sur les difficultés, ou sur moi-même et sur mes erreurs passées, je perd courage et je n'obtiens pas la victoire. C'est pourquoi ma devise est : « Regarder à Jésus ! »

La bataille dans laquelle je dois lutter c'est « le bon combat de la foi ». Mais les armes dont il faut faire usage ne sont pas charnelles. Je n'ai aucune confiance en moi-même ni en ma propre puissance pour surmonter le mal. Je l'entends qui me dit : « Ma force s'accomplit dans ta faiblesse. » Et ainsi je sou mets mon être tout entier à sa direction. Je Lui permets de provoquer en moi « le vouloir et le faire ». Et lorsque j'agis avec l'assurance qu'Il me conduit à la victoire, je ne suis point déçu. En vivant en moi, sa vie de victoire me donne la victoire. Cela implique que j'offre mon corps en sacrifice vivant, que je ne choisis pas volontairement le sentier de la désobéissance et que je ne veux pas consentir à commettre sciemment un péché. Une telle conduite, qui constitue la vie de la foi, Lui permet de me communiquer la victoire qu'Il a gagnée pour moi.

Sa victoire est la mienne. L'avez-vous reçu pour qu'Il soit aussi votre victoire ?

W.-W. PRESCOTT.



L'influence de la T. S. F.

Nous vivons dans un siècle extraordinaire en ce qui concerne le nombre et l'importance des découvertes. Nous avons à notre disposition une foule d'avantages auxquels nos pères ne pensaient même pas : les bateaux à vapeur, les locomotives, les automobiles, les aéroplanes, le télégraphe, le téléphone, etc. Ce sont des inventions de la génération présente et elles rendent toutes des services inestimables dans les affaires politiques, religieuses, commerciales et sociales du monde.

Mais l'invention la plus extraordinaire peut-être est celle de la T. S. F. Ce fut un jour mémorable que celui où un message écrit put être transporté par la vapeur au lieu d'être acheminé lentement vers sa destination par une diligence. Ce fut une chose plus étonnante encore lorsque par le moyen du télégraphe le même message put être transmis presque instantanément par les fils télégraphiques. Nous nous souvenons de la première fois que nous avons fait usage du téléphone, et du sentiment tout particulier que nous avons éprouvé lorsque nous avons entendu distinctement la voix d'un ami éloigné. Mais prendre un écouteur en main, le porter à l'oreille, et capter ainsi le son de la voix humaine, les vibrations de la musique qui voyagent dans l'air sans être en relation visible avec la source de ces sons, est une manifestation étonnante du génie humain. La radiotélé-

phonie prend sa place aujourd'hui dans l'existence de l'humanité comme un facteur puissant de formation... ou de déformation du caractère.

Quelle sera son influence ? Il n'est possible de répondre à cette question qu'en tenant compte de différents facteurs : l'usage auquel l'appareil est destiné, la nature des messages que l'on reçoit, la quantité de temps que l'on y passe, le caractère de ceux qui se servent de cette invention. L'ennemi de tout ce qui est bien cherchera évidemment à en faire usage pour exécuter ses propres plans. De même que la presse à imprimer, le télégraphe, le téléphone sont des moyens qui servent à la fois au bien et au mal, la radiotéléphonie servira aussi aux deux fins.

Ce sur quoi nous désirons insister aujourd'hui c'est sur la mauvaise influence que peut avoir l'usage des appareils radiotéléphoniques. Des milliers de ces appareils sont installés dans les maisons. Il y en a dans nombre de familles adventistes. Dans bien des cas sans doute leur emploi est sagement limité quant au temps et quant à la nature des messages que l'on reçoit. Mais d'autre part nous savons que dans certains cas l'influence de cette invention est mauvaise et excessivement pernicieuse. Nous connaissons des adventistes qui soir après soir écoutent quelque discours ou quelque concert. Quelques-unes de ces choses peuvent avoir une excellente influence, mais une bonne partie du programme fait du mal et pousse à la mondanité.

Nous connaissons aussi certains cas où l'appareil radiotéléphonique est employé de cette façon non seulement pendant la semaine mais aussi le vendredi soir et pendant les heures du Sabbat. Nous ne pensons pas que les adventistes puissent passer leur temps ainsi d'une façon profitable. Nous ne pouvons pas comprendre qu'un homme ou qu'une femme, qu'un jeune homme ou qu'un vieillard ayant à cœur le message de Dieu et trouvant sur son chemin de nombreuses occasions de faire du travail missionnaire puisse passer son temps soir après soir et quelquefois très tard dans la nuit à écouter des messages ordinaires, et cela surtout pendant le Sabbat.

La mauvaise influence que peut exercer cette invention sur la vie et sur le caractère ne se mesure pas tout d'abord par la somme qu'il faut dépenser pour acheter l'appareil, quoique dans certains cas cette somme soit considérable. C'est plutôt en tenant compte des heures précieuses qui sont ainsi dépensées d'une façon inutile, et plus encore par l'influence qu'exercent sur le cœur et sur la vie un bon nombre de messages reçus par l'appareil.

Nous nous élevons, et à juste raison, contre l'influence du cinématographe. Il serait bon que nous considérions aussi la menace grandissante de la radiotéléphonie sur l'âme de notre jeunesse. Dieu désire certainement que son peuple passe un temps précieux à autre chose qu'à écouter les folies de ce monde.

Nous croyons que le corps et que l'esprit doivent être récréés et divertis, mais nous croyons que la récréation doit avoir un caractère chrétien : nous croyons à la récréation qui intéresse et qui amuse, mais qui en même temps inspire et instruit. La récréation chrétienne exerce une saine influence à la fois sur le corps et sur l'âme. Elle leur donne plus de vigueur. Elle rafraîchit, elle repose et elle prépare aux devoirs sérieux de la vie.

Nous ne condamnons pas l'emploi sage et convenable de la T. S. F. Nous ne jugeons personne quant à l'emploi de cette invention merveilleuse, mais nous élevons notre voix pour mettre en garde contre les

excès qui peuvent se produire dans son usage, et contre la mauvaise influence que peuvent exercer un bon nombre de messages qu'elle nous apporte. Un homme averti en vaut deux.

F.-M. WILCOX.



Quelques remarques sur les amusements qui conviennent à la jeunesse chrétienne

Il existe quelques esprits chagrins qui pensent que les amusements doivent être proscrits des milieux chrétiens. « Il y a, dit M^{me} E.-G. White, des personnes à l'imagination malade pour lesquelles la religion est un tyran qui gouverne avec une verge de fer. De telles personnes se lamentent constamment à propos de leur imperfection et se tourmentent à cause des péchés qu'elles croient voir. L'amour n'habite pas dans leur cœur ; leur attitude est constamment rébarbative. Le rire innocent de la jeunesse, ou de n'importe qui, leur donne le frisson. Elles considèrent toute récréation, tout amusement comme un péché et pensent que l'esprit doit s'occuper constamment de choses graves et sévères. C'est un extrême. » — *Testimonies*, vol. I, p. 565.

Pendant la majorité des chrétiens admettent qu'il est sain et légitime pour la jeunesse et les enfants surtout, de se distraire et de s'amuser. D'ailleurs, il est facile de constater qu'il existe chez l'être humain, un besoin réel, irrésistible parfois, de se distraire et de se récréer. Il est certain que Dieu lui-même a placé en nous ce désir, car le jeu, surveillé et dirigé, est un facteur d'éducation très puissant.

Malheureusement, la notion de jeu ou d'amusement se trouve défigurée par les excès auxquels ceux qui s'amuse ont tendance à se livrer. En effet, l'enfant qui s'amuse est occupé d'une façon utile ; mais à mesure qu'il grandit on lui fait comprendre que ce qu'il a fait jusqu'alors n'est pas digne d'attention ou de louange, que cela ne constitue en aucune manière un travail véritable. Ainsi se crée cette idée que le jeu est inutile, qu'il est nuisible, qu'il est ruineux pour le corps et pour l'âme, et que le chrétien désireux d'employer tout son temps au service du Maître doit éviter avec soin toute distraction.

Il est vrai que lorsqu'on observe ceux qui s'amuse, ou du moins ceux qui prétendent s'amuser, on s'aperçoit très souvent qu'ils se livrent à des occupations parfaitement inutiles, ou même nuisibles à leur santé et à leur vie spirituelle. Cela nous amène à considérer soigneusement les différentes distractions auxquelles l'homme se livre, et à distinguer parmi elles celles qui conviennent aux chrétiens et celles qui ne conviennent pas.

Étant établi que l'amusement est utile et nécessaire, mais que d'autre part il peut donner lieu à des excès, il convient de donner le signalement des jeux ou des distractions que Dieu peut approuver. Il sera facile ensuite de rejeter ceux qui sont contraires aux principes de l'Évangile.

Tout d'abord remarquons que l'amusement doit être utile. L'enfant qui s'amuse se développe et s'instruit tout en s'amusant. Le jeune homme ou la jeune fille qui s'amuse doit aussi, de même, et à plus forte raison, se livrer à une occupation utile ; et puisque le Créateur a voulu que le jeu chez l'enfant soit un

facteur puissant de son développement physique, intellectuel et moral, Il veut aussi que le jeu auquel se livrent les aînés et les adultes possède les mêmes qualités. Ainsi, un jeu qui favorisera la respiration ou la circulation du sang, une distraction comme l'ascension d'une montagne qui développera des forces physiques et calmera les nerfs sont éminemment utiles.

Il faut d'autre part que les distractions auxquelles nous nous livrons développent et cultivent en nous les instincts sociaux ; c'est-à-dire que le jeu auquel on se livre en compagnie d'autres personnes doit aider à ceux qui se trouvent ainsi réunis à se comprendre mieux, à s'aimer davantage, à s'estimer et à se rendre agréables les uns aux autres.

A l'époque où nous vivons, c'est-à-dire tout près du moment où Jésus doit revenir pour chercher ceux qui lui appartiennent, nous n'avons pas le droit de perdre notre temps à des occupations qui ne se trouveraient pas en relation directe ou indirecte avec l'œuvre que le Seigneur désire accomplir sur la terre. Il faut donc que nos distractions servent au salut des âmes. De notre âme d'abord ! Un jeu qui compromettrait notre santé morale et notre équilibre spirituel ou qui serait pour d'autres un mauvais exemple devrait être complètement écarté. Nous verrons une autre fois qu'il est possible de s'amuser très agréablement et de faire en même temps une œuvre positive, constructive, un travail pour le salut des âmes et la gloire de Dieu.

Il faut enfin que l'amusement auquel nous nous livrons soit une véritable récréation, c'est-à-dire comme le mot l'indique une *re-création*. C'est Dieu qui nous a créés et qui aujourd'hui nous permet et nous commande d'être heureux, afin que la vie et la force qu'Il nous a données soient entretenues pour servir à l'avancement de son règne. Le jeu qui ne *re-crée* pas les forces physiques ou mentales, celui qui empêcherait le renouvellement des énergies spirituelles, serait condamnable.

Ainsi donc, pour juger de la valeur d'un jeu, d'un amusement, d'un sport, d'une distraction quelconque, il convient de poser quelques questions, et en particulier celles-ci :

L'amusement auquel je me livre aide-t-il au développement de mes forces physiques ?

Me permet-il d'acquérir quelques connaissances nouvelles ?

Contribue-t-il au développement de ma vie spirituelle ?

M'aide-t-il à mieux comprendre mon prochain et à l'aimer davantage ?

Sert-il au salut des âmes ?

Si maintenant nous ne venons à examiner quelques-uns des amusements auxquels on se livre couramment, il sera facile de distinguer ceux que Dieu approuve et ceux qu'Il réprouve. Il y a certaines distractions qui doivent être absolument proscrites de la vie du chrétien, parce que, en dépit de certains avantages qu'elles peuvent présenter, elles sont tout-à-fait contraires à l'esprit chrétien. La danse, par exemple, est utile au développement physique, à condition cependant de n'en point abuser ; mais elle est une grande malédiction au point de vue moral, étant donné les circonstances dans lesquelles on se livre généralement à ce genre de récréation. Le théâtre, le cinéma, malgré les quelques rares instructions qu'on en puisse parfois tirer, doivent être proscrits puisque, de l'avis de tous ceux qui ont approfondi la question, ils sont l'école du vice. Il est impossible

aussi aux chrétiens de jouer aux cartes ; les conditions dans lesquelles on y joue sont défavorables à la santé, et trop souvent cette occupation malsaine conduit à d'autres excès plus graves encore. Le jeu d'échecs est condamné par l'esprit de prophétie. Enfin, signalons comme contraire à l'esprit du christianisme ces jeux innocents en apparence mais qui entraînent certaines familiarités, des échanges de baisers, par exemple, entre ceux qui s'y livrent.

Il y a d'autres distractions qui ne sont pas nettement anti-chrétiennes mais vis-à-vis desquelles il faut user de prudence. Ce sont des jeux sains, utiles peut-être, mais qui deviennent nuisibles suivant l'esprit dans lequel on s'y livre et le temps qu'on y passe. Tels sont les jeux dans lesquels chacun des partenaires cherche à l'emporter sur les autres : tennis, croquet, foot-ball, etc. ; ils risquent de faire naître des sentiments de rivalité, de jalousie, d'envie, sans parler du dégoût pour les choses sérieuses qui peut en résulter.

Les jeux absorbants sont aussi du nombre de ceux dont il faut se méfier. On parle beaucoup ces derniers temps des « mots croisés », et certains écrivains ont insisté sur la nature particulièrement éducative de ce jeu. Nous espérons d'ailleurs nous en servir ici même dans la page des enfants, en proposant des « mots croisés bibliques ». Mais il y a aujourd'hui dans le monde des quantités de personnes qui oublient leurs devoirs les plus urgents afin de résoudre les problèmes de « mots croisés » qui leur sont proposés.

Enfin, prenons garde aux distractions fatigantes, épuisantes, telles que les matches de foot-ball, les courses de bicyclettes, etc.

Quelques-uns de nos jeunes lecteurs vont se demander comment on peut s'amuser s'il faut supprimer tant de choses. Qu'ils veuillent bien remarquer d'abord que tous les jeux ne sont pas condamnés ; que, pour certains ce qui est condamnable c'est le mauvais esprit qui s'y manifeste parfois, et qu'enfin l'Évangile, en continuant son œuvre dans nos cœurs, nous fera perdre le goût de certains amusements qu'il condamne et le remplacera par un grand désir de nous livrer à certaines occupations qui auparavant nous auraient paru fastidieuses, mais qui maintenant vont être pour nous des distractions, des récréations, dans le sens complet du mot. Dans quelque temps nous continuerons à nous entretenir de cette question, et nous montrerons comment les jeunes peuvent s'amuser sainement, tout en restant dans les justes limites que fixe la Parole de Dieu, et faire servir leurs distractions à leur développement physique, intellectuel et spirituel, ainsi qu'au salut des âmes.

M. T.



Musée du désert

La 12^e Assemblée du Musée du Désert a eu lieu l'idée de l'édifice lui-même et de la Châtaigneraie. Sur Soubeyran, sous la présidence de M. John Viénot, président de la « Société de l'Histoire du Protestantisme Français », assisté de M. Olivet, délégué de la vénérable Compagnie de Genève, et de M. le pasteur Cadix, de Nîmes.

Nous avons sous les yeux le prospectus-invitation orné de trois gravures permettant de se faire une idée de l'édifice lui-même et de la Châtaigneraie. Sur

un des murs du modeste édifice, on lit en grandes lettres cet écriteau : AUX MARTYRS DU DÉSERT : LES PROTESTANTS DE FRANCE ET DU REFUGE.

Le prospectus en question indique les cantiques qui devaient être chantés dont l'un en provençal, et le programme des séances du matin et de l'après-midi. La communion devait être donnée le matin à l'issue du sermon de M. le pasteur Arboussset, et devait être célébrée « avec les coupes du Désert » ; les pasteurs étaient priés de revêtir leur robe pour se joindre au cortège.

J. V.



La vérité et la personnalité dans la prédication

1. La prédication est la communication de la *vérité* par l'homme aux hommes. Elle possède deux éléments essentiels : la *vérité* et la *personnalité*. Si l'un de ces deux éléments fait défaut, la prédication n'existe plus.

2. Ce qui fait la différence entre les sermons et les prédications, c'est la proportion dans laquelle ces deux éléments y entrent. C'est l'absence de l'un ou de l'autre de ces deux éléments, de la vérité ou de la personnalité, qui fait qu'un discours cesse d'être un prédicateur.

3. La déclaration la plus précieuse de l'Évangile n'est pas relative au dogme, mais à la vie personnelle.

4. La vérité doit venir par le prédicateur, non seulement par ses lèvres, non seulement par son esprit ou par sa plume, elle doit sortir de son *caractère*, de sa *personnalité*.

5. C'est ici que l'on peut se rendre compte de la différence que l'on perçoit souvent entre deux prédicateurs de la Parole. L'Évangile est prêché par l'un d'une façon superficielle, et sa prédication a le caractère léger et petit du prédicateur. L'autre au contraire *vit* l'Évangile qu'il prêche, et l'auditeur reçoit l'impression que ce prédicateur donne dans sa prédication toute sa vie, tout son zèle et toute sa force.

6. Dans le premier cas le prédicateur n'a été qu'une presse à imprimer ou un phonographe. Dans le second cas il est un homme véritable et un vrai messager de Dieu.

7. Les hommes que Jésus a formés pour être ses ministres sont devenus semblables à des blocs de verre capables de recevoir parfaitement d'un côté la vérité divine et de la transmettre tout entière de l'autre côté de leur nature transparente.

Mes frères, il nous faut peser avec soin et sérieux ces vérités importantes. L'heure présente demande de vrais prédicateurs, des prédicateurs fidèles, des prédicateurs du type apostolique. Dieu nous a donné une vérité merveilleuse pour que nous la transmettions à nos semblables. C'est à nous de recevoir la vie spirituelle et la puissance qu'il nous faut pour parler dignement de cette vérité. Prions, étudions, employons toutes nos énergies à acquérir la personnalité que cette vérité exige.

A.-G. DANIELLS.

Les enfants ont plus besoin de modèles que de critiques. — Joubert.

NOUVELLES DE L'ŒUVRE

Château-d'Ex

Le Sabbat 8 août, les membres de notre petite église, réunis au bord de la Sarine, se préparaient au baptême de deux chères âmes : une sœur et un frère, ce dernier est fils de notre diacre, frère Favre.

Le temps était splendide ; il y avait de la joie partout : dans le ciel, dans la nature et surtout dans nos cœurs. Combien nous étions émus et reconnaissants ; nous sentions la bénédiction de Dieu nous entourer de toutes parts et nous Lui demandions que par sa grâce, cette fête puisse se renouveler chaque année.

Quelques personnes d'origine écossaise qui assistaient à la cérémonie, célébrée par frère Weidner, ont été touchées par l'acte solennel qui s'est passé sous leurs yeux. Dieu veuille faire fructifier dans leurs cœurs cette semence bénie, pour qu'elle contribue au salut de leurs âmes.

E. KAUFMANN.



Grande Semaine Missionnaire de 1925

	Recettes 1924	totales 1925	Objectif 1925
Conférence du Léman	3.037.50	3.262.25	3.500.—
» France-Midi	925.71	941.07	1.500.—
» belge	975.29	1.038.31	1.300.—
» belge	975.29	1.038.31	1.300.—
» France-Nord	601.39	843.17	850.—
Mission italienne	365.93	344.72	850.—
» espagnole	288.17	572.28	800.—
» portugaise	165.58	509.20	500.—
» algérienne	450.41	450.08	400.—
Union Latine	7.710.18	10.195.05	11.000.—

C'est avec un cœur reconnaissant que nous plaçons le tableau ci-joint sous les yeux de nos frères et sœurs. Bien qu'il s'agisse de chiffres, ceux-ci nous parlent de succès, presque de victoire. L'objectif à atteindre était de 2.000 dollars, évalués approximativement à 11.000 francs suisses. Nous voyons que cette somme n'est pas tout à fait atteinte. Il s'en faut de 25 dollars, au taux actuel, pour que le chiffre de 2.000 soit dépassé.

Nous ne pouvons nous empêcher de souligner toutefois le résultat merveilleux qui a été obtenu : près de 2.500 francs suisses de plus que l'an dernier. Il est démontré une fois de plus qu'il n'y a pas de tâche trop difficile pour les soldats du Roi des rois. Il suffit que tous se mettent en marche, d'un même élan, et les murailles les plus élevées tombent d'elles-mêmes.

Nous invitons chacun à examiner attentivement ce petit rapport. Certains découvriront que leur champ a atteint l'objectif qui lui avait été fixé ; ce sont : la Conférence de l'Est de la France, les missions italienne, portugaise et algérienne qui ont noblement fait tout ce qu'on attendait d'elles. La Conférence du Léman, la Conférence du Nord, la Conférence belge de leur côté sont presque arrivées au but. Il est certain que si ces champs et les autres, faisaient encore un petit effort avant la fin de l'année, les 25 dollars qui manquent (environ fr. suisses 125, ou fr. français 525.—) seraient dépassés. Nous avons jusqu'à la fin de décembre 1925 pour atteindre notre objectif. Ne voulons-nous pas travailler encore

un peu ou sacrifier encore quelque chose pour avoir la satisfaction d'avoir fait tout notre devoir.

Nous remercions sincèrement tous les frères et sœurs pour leur collaboration à l'occasion de cette campagne, et nous voulons espérer qu'un bon nombre d'entre eux auront à cœur de faire le petit effort supplémentaire qui nous permettra de dire que, pour la première fois, en 1925 nous avons dépassé l'objectif de la Grande Semaine Missionnaire dans l'Union Latine.

S. B.



Notre œuvre missionnaire vue par les autres

Il y a quelque temps paraissait dans le *Missionary Review of the World* un article très intéressant sur nos missions parmi les Indiens Incas de l'Amérique du Sud. Nous en extrayons les paragraphes suivants :

« Les Adventistes du septième jour font une œuvre importante parmi les Indiens qui vivent au bord du lac Titicaca, en Bolivie et au Pérou. Dans un vaste territoire où aucune mission évangélique n'a été constituée, cette société a mis sur pied une station missionnaire éducative qui peut être donnée en exemple et qui est la meilleure qu'on puisse trouver en Amérique du Sud.

« Les missionnaires adventistes ont entrepris dans cette région une œuvre qui a déjà fait beaucoup de bien matériellement et spirituellement à la population indienne...

« Les dernières statistiques indiquaient que 78 écoles avaient été établies, avec 3.700 élèves. La majorité des catéchistes de ces écoles sont des Indiens qui ont été instruits sous la direction des missionnaires. Les bâtiments sont des constructions très simples qui dans la plupart des cas ont été bâties par les élèves eux-mêmes.

« Dans ces écoles, en plus de l'enseignement de la Bible et des branches habituelles, les adventistes insistent beaucoup sur la préparation industrielle, la menuiserie, la serrurerie et la culture de la terre. Toute la région en bénéficie et le gouvernement ne tarit pas en louanges à l'égard de cet excellent travail. »

W.-E. READ.

Rapport des dons pour les missions, janv. à juill. 1925

Conférences ou Champs mission.	Objectifs	Sommes recues	Déficits	Gains	Proport. de l'objec. atteint
Conf. du Léman	39 330 —	15.277.41	24 052.59	— —	38.84 %
» France Midi	41 040. —	19.733.55	21.306.45	— —	48.08 %
» belge . . .	32.040. —	13.534.25	18 505.75	— —	42.24 %
» France Est	30.960. —	19.698.10	11 351.90	— —	63.33 %
» » Nord	21.150. —	12.184.99	8.965.01	— —	57.61 %
Mis. italienne . .	21.000. —	8.830.15	12 169.85	— —	42.05 %
» espagnole . .	6.480. —	5.207.16	1.272.84	— —	80.36 %
» portugaise	13.725. —	6.416.51	7.308.49	— —	46.75 %
» algérienne	7.020. —	4 545.25	2.474.75	— —	64.74 %
TOTAUX	212.745. —	105.337.37	107.407.63	— —	49.51 %

Nous espérons qu'au cours des semaines qui vont suivre, le Dr. Hargreaves d'Angleterre, pourra se mettre en route pour la Perse où il unira ses efforts à ceux de frère et sœur Oster qui ont été seuls à la brèche dans ce pays pendant de nombreuses années.

Evangélisation par l'imprimé

Nous extrayons les deux paragraphes suivants d'une lettre reçue il y a peu de temps :

« Portons plus d'intérêt à l'évangélisation par l'imprimé. Ce dernier pénètre partout. Il est lu et relu. Nos journaux sont généralement bien écrits. L'impression qu'ils laissent est parfois meilleure que celle de telles prédications où abondent barbarismes et solécismes. Concis, l'imprimé répond aux besoins du jour. En notre siècle de précipitation, il faut beaucoup d'idées en peu de mots. Les professionnels du verbe, prolixes par routine, sont surannés.

« Méprisons un peu moins le colportage. N'en faisons pas le lot des inaptes à la prédication. Il faut de grandes capacités pour bien colporter. Dans bien des cas, si le prédicateur s'improvisait colporteur il se préparerait d'autres auditoires que ce qu'il a souvent. Tel ouvrier qui, dans sa petite ville, s'obstine à prêcher pendant toute une campagne à quatre ou cinq vieillards somnolents obtiendrait de bien meilleurs résultats s'il se faisait une clientèle pour les *Signes*. Comme l'exemple qui vient de haut est seul suivi, l'église ne considérerait plus le colportage comme une chose trop basse et elle deviendrait active dans cette branche. »

Nous sommes, nous aussi, convaincu de la valeur de la méthode préconisée par notre frère. Nous croyons à la puissance du ministère de la parole, mais il faut bien se rendre à l'évidence : ce sont les imprimés qui préparent le terrain. M. T.



CHEZ LES YORUBAS

« L'Ethiopie s'empressera de tendre les mains vers Dieu. » Ce texte, me semble-t-il, renferme une promesse à l'adresse des fils basanés de l'Afrique, ce qui est logique si l'on tient compte du fait que tous les peuples et que toutes les tribus de l'Afrique sont originaires d'Ethiopie, et qu'il est naturel que cette promesse s'étende de père en fils. Cela nous encourage, nous missionnaires, à y travailler même si nous ne voyons pas toujours les fruits de notre labeur désintéressé.

Il y a quelques mois, lorsqu'on me demanda d'aller travailler dans notre nouvelle station missionnaire, parmi les Ikitis, j'avais le cœur bien gros. Je savais que j'allais affronter une idolâtrie qui avait la réputation d'être tenace, cruelle et surtout universellement partagée, sauf par quelques Mahométans qui se trouvent dans cette partie de la Nigérie. J'avais entendu parler des hauts-faits de ce fétichisme malveillant, mais heureusement plus poltron que brave. Je n'ignorais pas que des lieux de culte avaient été incendiés et que les maisons des croyants avaient été inutilement et honteusement saccagées. Je savais que quelques dix ans auparavant, une mission protestante avait essayé de s'établir dans le village, qu'elle y avait laissé un adepte et que ce dernier avait été maltraité, traîné dans la forêt ; que là il avait été menacé d'une mort cruelle ou d'une amende de sept livres et dix shillings (environ 190 francs suisses), s'il ne renonçait pas à sa foi. Cet homme n'a pas encore achevé de payer sa dette. Je lui ai conseillé de porter plainte et de faire acquitter sa dette, mais il a tellement peur de ses anciens ennemis qu'il refuse de déposer contre eux. Ce fait montre le caractère de ces gens et laisse entrevoir la difficulté que nous rencontrons pour leur faire accepter le message. A plusieurs reprises,

des missionnaires catholiques et protestants ont essayé de travailler dans cette forteresse du fétichisme, mais en vain.

Du fétichisme vers Dieu

Il y a treize mois seulement, après de longs et laborieux pourparlers avec le gouvernement, nous reçûmes la permission de nous établir ici, à Otun. Le gouvernement nous avertit que l'Owre (le roi) était souvent intraitable.

Cependant, un de nos évangélistes ayant fait un bon travail auprès du roi, ce dernier nous reçut facilement. C'était notre première victoire. Aujourd'hui nous voyons des résultats plus sérieux de notre travail. Les uns après les autres, des villages entiers viennent nous demander des catéchistes. Dans un village, quarante personnes se levèrent et déclarèrent qu'elles voulaient servir Dieu. Je suis allé les visiter il y a quelques semaines et je les trouvai assemblés dans une maison particulière tandis qu'on construisait l'église. Je les vis arriver de toutes les parties du village, la plupart vêtues de blanc et d'indigo (ces deux couleurs sont très populaires), les autres à l'euro péenne. Enfin je me levai pour parler et tandis que je présentais aux membres de notre nouvelle église les devoirs qui leur incombaient, un silence religieux régnait sur l'assemblée. Aujourd'hui ils se réunissent dans leur petite église que j'ai eu le plaisir d'inaugurer le premier Sabbat de février. Ce fut pour moi la source de vrais encouragements de voir ces noirs cherchant à servir Dieu et d'entendre l'un d'eux me dire : « Il faudra que vous nous montriez comment nous devons nous conduire dans la Maison de Dieu. »

Sur le chemin du retour, je m'arrêtai pour visiter un groupe de quatorze personnes, dont nous avons de bonnes nouvelles depuis.

Toujours sur mon chemin vers la station, je fus arrêté par cinq personnes qui me demandèrent de venir les instruire, disant que Olus et cent personnes étaient désireux de se joindre à la mission et que dans un village voisin il y en avait encore vingt ou davantage. Il est difficile de se faire une idée de notre joie quand nous entendons de telles requêtes, surtout si l'on pense que dans ce même village, il n'y a pas très longtemps, on mettait à mort ceux qui portaient le nom de Jésus et que, récemment encore, un blanc y fut accueilli par un déluge de pierres. Dans ce même village on construit en ce moment une église que nous espérons inaugurer avant la saison des pluies.

Comme la Réformation et la Révolution furent les conséquences du despotisme ecclésiastique et séculier, ainsi le changement qui se manifeste en Afrique est le résultat du paganisme oppresseur.

Pas d'ouvrier !

Dans un autre village, nous avons un intérêt qui promettait beaucoup. Déjà plus de quarante personnes étaient décidées à devenir chrétiennes. Avec beaucoup de persistance elles réclamaient un ouvrier. Malheureusement je ne pus pas les satisfaire car je n'en avais pas de disponible à ce moment et je ne voyais pas le moyen de leur en procurer un d'ici bien longtemps. Je leur exposai la situation, mais pensant que nous ne voulions pas aller les instruire, ils s'adressèrent aux catholiques. Ils furent bien accueillis, mais ils n'ont pas encore d'ouvrier. Une porte s'est fermée qui ne s'ouvrira plus pour plusieurs. Qui sera responsable de ces âmes ?

Des choses plus grandes

On me demande souvent si les noirs font de bons chrétiens. Oui, s'ils ont compris que c'est en Christ qu'on le devient. Ils savent souvent souffrir avec

une patience et un stoïcisme remarquables. Plus d'un peut dire comme Paul : « Battu, et laissé pour mort. » Et malgré cela, le message avance. Il est étonnant de constater les progrès rapides de l'Afrique.

L'autre jour, tandis que j'allais visiter une station, une députation s'approcha de moi disant : « L'église est bâtie, la maison pour l'ouvrier aussi, mais où donc est l'ouvrier ? » Nous devons leur dire que nous n'en avons pas. Nous les renvoyons jusqu'à l'année prochaine et qui sait si l'année prochaine nous ne serons pas obligés de faire la même chose.

On se demande souvent si l'œuvre se terminera dans cette génération. Cela est impossible si nous n'avancions pas plus rapidement, si nous n'avons pas d'autres moyens, mais cela est possible par l'Esprit de Dieu. Lorsque je vois des villages entiers appeler à leur secours des catéchistes et des écoles, alors je comprends comment Dieu achèvera cette œuvre.

L'autre jour, un homme se présenta à notre station d'Ilorin. Il avait marché pendant deux jours pour nous dire que dans son village il y avait des personnes qui désiraient connaître le vrai Dieu. Il n'y a point de route pour se rendre à son village, le désert s'étend à perte de vue. Et pourtant, l'Esprit de Dieu y a trouvé les siens et les a envoyés vers ses messagers.

Il est difficile d'expliquer le réveil qui s'opère parmi les peuples de l'Afrique. Ce qui se passe en Nigérie n'est que l'ombre de ce qui se passe dans toute l'Afrique. Dieu va sûrement terminer son œuvre ; la pluie de l'arrière saison a commencé de tomber sur les régions les plus sombres de la terre.

Voici ce que me dit dans une lettre un de mes amis de Kenya :

« Le Seigneur fait des miracles dans la région des lacs et plus spécialement chez les Kisiis parmi lesquels je travaille. Ils se tournent vers l'Évangile d'une manière remarquable, pour ne pas dire miraculeuse... 1.030 personnes sont inscrites dans les classes de catéchumènes. C'est une manifestation de la puissance du Seigneur en faveur des Kisiis qui nous remplissent de reconnaissance. Notre dernier triomphe a été de gagner le grand chef. Il a enfin refusé aux catholiques la permission d'enseigner sur son territoire et demandé au contraire un ouvrier adventiste.... Ainsi, la tribu la plus importante des Kisiis a suivi l'exemple des petits chefs et s'est opposée à la propagation des idées absurdes. »

Cela n'est-il pas la pluie de l'arrière saison ? Ne sommes-nous pas en danger de méconnaître le temps de notre visitation ? C'est aujourd'hui le jour de Dieu. Car, comment expliquer ce qui se passe en Afrique sans y voir un signe de l'imminence du retour de Jésus-Christ ? Ne risquons-nous pas de considérer cet événement comme trop éloigné dans l'avenir ? Je ne conçois pas que nous puissions croire sans être dévorés par un désir de faire tout notre possible pour achever rapidement cette œuvre. Si nous sommes animés de ce désir, et si nous croyons vraiment au retour prochain de Jésus, alors il viendra assez d'argent dans le trésor du Seigneur et plus d'hommes se consacreront à son service pour apporter le message de Dieu aux peuples de l'Afrique.

Les besoins sont grands

Comprenons-nous bien le message qui est contenu dans Apoc. 14 : 6 ? J'y vois un message qui s'adresse à toutes les langues sous le soleil. Ce message est spécial : faire connaître le Dieu créateur. Dieu demande au peuple adventiste de proclamer ce message. Aussi, en terminant, je désire vous donner une idée de ce qui reste à faire en Nigérie et vous faire connaître quelques-unes des difficultés que nous rencontrons.

La population de cette partie de l'Afrique compte 25 millions d'âmes. Avec les moyens dont nous disposons actuellement, nous pourrions en atteindre 5 millions en quelques années. Nous avons trois stations centrales et une quatrième en perspective. Pour atteindre les 20 millions qui restent il nous faudra quatre fois quatre stations, soit 16 de plus. Il faut de dix à vingt mille francs pour fonder une station. Il faut de se mettre à l'œuvre et y arriver. Vous ne pouvez pas achever l'œuvre en Europe et aller au ciel sans nous. Cette œuvre doit s'achever sur toute la terre avant le retour de Jésus. Puissions-nous tous prendre conscience de notre devoir et nous mettre à l'œuvre avec ardeur.

Il est étonnant de voir quelquefois l'esprit qui se manifeste à l'égard des missions. Au moment de mon départ pour l'Afrique une personne s'approcha de moi et me dit : « Je vous plains de devoir retourner en Afrique. » Et pourquoi, je vous prie ? N'est-ce pas un honneur ? On trouve toujours plus difficilement des personnes qui désirent et qui sont capables de partir dans les missions. On avance des excuses sans valeur pour se dérober à l'invitation qui est adressée d'aller servir son Maître dans un pays lointain. Ce n'est pas l'esprit du message. Si Dieu nous appelle dans un autre pays que celui où nous sommes nés, Il nous donnera la grâce d'y vivre. Nous pouvons compter sur sa bonté pour préserver notre santé.

La vie des missionnaires n'est pas facile. Le surmenage, la maladie et la mort les guettent à tout instant. L'autre jour, je fus appelé d'urgence à notre quartier général. Là, j'appris que la femme de notre directeur avait eu trois attaques cardiaques et qu'on pensait la perdre. Cependant, le seul désir de cette sœur était de retourner en Afrique. Voilà le véritable esprit missionnaire ! Ne vaut-il pas la peine de donner aux missionnaires tout le soutien moral et financier dont ils ont besoin pour faire connaître Dieu aux missions qui sont encore dans les ténèbres ?

Quand la Bonne Nouvelle du Royaume sera prêchée par toute la terre, ALORS viendra la fin.

J.-E.-E. BORGEAUD.



Une expérience du frère du président de la Division Européenne

FRÈRE J.-W. Christian, président de la Conférence de Chicago, nous envoie le rapport suivant :

« Hier, je suis allé voir un commerçant catholique : il est avocat et s'occupe de vente d'immeubles. Je lui ai présenté notre journal de la Collecte d'Automne et lui ai dit que nous voulions faire de grandes choses pour relever l'humanité dans les domaines spirituel, médical et de l'éducation, l'assurant que nos quêteurs ne reçoivent ni commission, ni salaire. Après m'avoir écouté, il me dit : « Je suis catholique, mais j'ai assez de bon sens pour savoir qu'il y a d'autres braves gens dans le monde, et votre œuvre m'intéresse. Quelle somme espérez-vous réunir cette année pour cette œuvre ? » Je lui dis que nous désirions réunir un million et demi de dollars, et que, comme dans toute œuvre bien organisée, cette somme était répartie entre nos conférences et nos églises locales. Il répondit : « Ce n'est pas beaucoup. Nous autres, catholiques, nous nous mettons souvent en campagne pour réunir des sommes qui s'élèvent jusqu'à dix millions de dollars, et nous invitons le public à collaborer avec nous à atteindre ce chiffre. Je vous remettrai avec plaisir un don de 600 francs. Puis il commença à parler des événements actuels,

et exprima la crainte et l'anxiété qu'il éprouvait en voyant les éléments inférieurs de la société rassembler leurs forces et s'emparer de la direction des affaires dans bien des domaines.

« Cette expérience m'a révélé que la crainte est parfois notre plus grand ennemi. Nous craignons de nous adresser à certaines personnes qui sont prêtes à nous aider lorsque nous leur expliquons convenablement l'œuvre que nous faisons. »



Dieu travaille en faveur de sa cause

Six Indiens arrivèrent récemment à notre station missionnaire de Laro, au Pérou. Ils venaient de très loin, portant une pétition pour me supplier d'aller dans leur province y fonder des écoles afin qu'eux aussi parviennent à la connaissance du vrai Dieu qu'ils désiraient servir. Pendant longtemps, ces Indiens ont été victimes de vols et de toutes sortes d'abus de la part des blancs méchants et sans scrupules qui voulaient vivre aux dépens des Indiens. C'est la raison pour laquelle l'Indien est si pauvre.

J'eus quelque peine à me décider d'entreprendre un voyage aussi dangereux et ma première démarche fut pour me procurer un sauf-conduit.

Je me rendis chez le préfet du département, mais en vain, car, ne me connaissant pas, il ne pouvait me donner les garanties que je lui demandais. Mais il ajouta que cela serait possible si je présentais un certificat du sous-préfet de la province d'Azangaro, attestant que j'étais un missionnaire évangéliste et que je m'occupais des écoles de missions de la province. Je lui expliquai que j'avais tenté de rendre visite au sous-préfet, mais qu'ayant été malmené par le peuple j'y avais renoncé et qu'à cette heure je n'avais pas encore pénétré dans la ville d'Azangaro.

Le document demandé paraissait indispensable et je m'en retournai perplexe à la mission pour examiner la situation avec ma femme. Nous parlions encore lorsque deux cavaliers s'arrêtèrent devant notre maison. Ils portaient une lettre qu'ils me remirent et qui disait :

« Monsieur le docteur Pedro Kalbermatter,

« M. X., d'Azangaro, est gravement malade. Nous vous supplions de venir immédiatement pour sauver sa vie avec les remèdes que vous possédez pour guérir les malades. »

Ces hommes me promirent leur protection si je consentais à parler avec eux.

Il y avait longtemps que j'attendais une demande de ce genre qui me permettrait d'entrer à Azangaro. A mon arrivée dans la ville, la surprise se peignit sur tous les visages : on me reconnaissait, mais personne ne disait mot. La famille du malade me reçut à bras ouvert. Tout en les écoutant m'appeler Monsieur le Docteur, je me disais que les choses avaient bien changé.

Le cas du malade était désespéré. Cependant, après trois jours de soins constants, une amélioration survint, ce qui réjouit la famille du malade. J'avais gagné la confiance de cette famille et de ses amis.

Le prêtre du pays n'était pas aussi satisfait et il alla porter plainte au sous-préfet, disant que j'enseignais des hérésies aux Indiens et demandant que des mesures sérieuses fussent prises en conséquence. Appelé à comparaître devant le sous-préfet, je m'y rendis escorté de quelques amis du malade. Nous eûmes une longue discussion pendant laquelle j'eus l'occasion de lui présenter la question des écoles de missions. Le résultat de cette entrevue fut que le sous-préfet fut bientôt convaincu du bien que nous faisons chez les Indiens. Il me montra l'accusation que le prêtre avait portée contre nous ; ce n'était qu'un tissu des mensonges les plus odieux.

Je sortis alors un petit livre de ma poche : *L'étoile de Bethléhem*, que nous employons dans nos écoles et je le priai d'en prendre connaissance.

« Comment ! s'écria-t-il, en regardant la première illustration qui représente Jésus, Marie et Joseph, je pensais que vous ne croyiez pas à la vierge Marie ! » Je répondis que c'était faux et que, conformément à ce qu'enseigne la Parole de Dieu, nous croyons que Marie est la mère de Jésus. Je lui dis encore que nous croyons aux prophètes et aux saints apôtres, et que par conséquent les accusations du prêtre étaient fausses.

Le sous-préfet parcourut le petit ouvrage d'un bout à l'autre et déclara que notre doctrine était bonne et qu'elle valait la peine d'être enseignée. Il fit appeler le prêtre, et se tournant vers lui, il lui dit : « Monsieur le Curé, le jour où vous enseignerez une doctrine aussi pure et aussi vraie que celle-ci, je prêterai l'oreille à vos plaintes contre les évangélistes. Mais pour l'instant, je considère comme mon devoir de leur accorder toute ma protection et de ne pas entendre plus longtemps les absurdités que vous m'avez présentées. »

Je restai une semaine dans la ville, soignant mon malade et distribuant nos imprimés aux gens. Aujourd'hui, les portes nous sont ouvertes.

Combien l'œuvre médicale est noble et précieuse. Elle a la puissance d'ouvrir les portes qui étaient hermétiquement closes à l'Évangile. Elle est le bras droit du message de Dieu. L'ouvrier qui a profité de toutes les occasions pour travailler efficacement dans cette branche de l'œuvre est heureux. C'est grâce à ce travail que j'ai pu entrer dans la maison des ennemis les plus acharnés de l'œuvre de Dieu. C'est grâce à cette œuvre que ces gens sont devenus nos meilleurs amis.

Je rends grâce à Dieu pour sa bonté envers moi qui suis ouvrier dans son œuvre. Je me prépare à entreprendre un long voyage pour porter l'Évangile du salut aux tribus enténébrées qui demandent de l'aide.

PEDRO KALBERMATTER



RECTIFICATION

On nous écrit de Belgique que la somme de 1.960 frs 90 réunie par les isolés de la Conférence Belge au cours de la collecte d'automne de 1924 n'est pas due tout entière aux efforts de frère Kamm : il faut en défalquer la part de nos frères et sœurs de Gand, où un groupe vient d'être fondé par frère Loots, et où l'on a collecté la somme de frs. 945.85. Nous remercions le Seigneur pour ce beau début de nos nouveaux membres, et nous leur souhaitons un succès encore plus grand à l'occasion de la campagne en cours.



« Que nos membres d'église ne se plaignent pas parce qu'on les sollicite trop souvent. Pourquoi les appels fréquents deviennent-ils nécessaires ? N'est-ce pas parce que les entreprises missionnaires s'accroissent ? Oubliions-nous que nous sommes ouvriers avec Dieu ? Chaque église devrait demander à Dieu un esprit plus libéral et plus pieux. Mes frères et mes sœurs ne demandez pas à ce que l'œuvre d'évangélisation soit retenue. Tant qu'il y a des âmes à sauver, notre intérêt dans l'œuvre de leur salut ne doit pas se relâcher. L'Église ne peut pas abandonner sa tâche sans renier son Maître. Tous ne peuvent pas partir au loin comme missionnaires, mais tous peuvent donner ce qu'ils possèdent pour porter le message dans les pays étrangers. » — E.-G. White.



La Page de la Famille

La confiance des enfants

Une maman disait un jour dans une petite réunion de mères où l'on discutait des problèmes relatifs à l'enfance : « Oh, comme je voudrais être sûre que mes enfants me disent tout ! »

Une autre maman un peu plus expérimentée lui répondit : « Il est certain que vos enfants ne vous diront jamais absolument tout ce qu'ils pensent, voient et entendent. Mais leur confiance et leur abandon à votre égard dépendent entièrement de la façon dont vous accueillez les choses qu'ils vous disent. »

Nous désirons tous avoir la confiance sans réserve de nos garçons et de nos filles, et nous devons être très charitables à leur égard lorsqu'ils nous dévoilent les secrets de leur cœur. L'une des meilleures mamans que j'aie jamais rencontrée expliquait par ces simples mots la confiance de ses fils à son égard : « J'essaie de ne jamais paraître scandalisée, quoi que ce soit qu'ils me disent. »

Le fait est qu'il n'y a guère d'enfants qui fassent des choses que leurs parents n'aient point faites lorsqu'ils étaient eux-mêmes enfants. Il se peut que nous ayons de la peine à l'admettre, mais même dans ce cas, pourquoi nous conduirions-nous à l'égard d'un enfant qui a mal agi comme s'il était le seul à avoir commis cette faute ? Cette méthode peut être excellente lorsque l'enfant est tout petit et n'a point d'expérience, mais elle ne réussit pas à gagner la confiance de l'enfant lorsqu'il est un peu plus grand.

Un enfant qui a mal agi éprouve le sentiment de tout pécheur. Il désire généralement se repentir et il prend une bonne résolution. Mais comment peut-il le faire si nous nous mettons à pleurer et à dire : « Oh, je suis bien surpris ! Je ne pensais pas que mon petit garçon ferait une si vilaine chose. »

Il vaudrait mieux dire : « Je regrette comme toi ce qui est arrivé. Parlons-en donc un peu ensemble et voyons comment il faut faire pour éviter de commettre cette mauvaise action à l'avenir. »

Le plus tôt une maman admet le fait que son enfant est héritier de toutes les faiblesses ordinaires à l'humanité, moins elle sera déçue. Cela peut paraître un paradoxe, mais une mère sage et expérimentée admettra que nous avons raison.

Notre enfant désobéit et fait le mal exactement comme nous quand nous étions petits. Il dit des choses contraires à la vérité non point parce que nous ne lui avons pas appris dès ses plus tendres années à être honnête et véridique, mais parce qu'il cherche à se défendre d'une chose qui à ses yeux lui paraît plus grave encore que le mensonge. Et c'est précisément là que je désire vous montrer comment vous pouvez gagner la confiance de votre enfant. Il ne doit pas, absolument pas sentir que votre gronderie va être si sévère qu'il préfère mentir plutôt

que la subir. Il doit plutôt aller à vous comme s'il se présentait à un juge juste et respectueux qui va le comprendre et sympathiser. Il ne doit pas être consumé par votre colère, ni effrayé ou humilié par votre punition s'il a le courage moral de faire sa confession.

Un reproche fait avec bonté et sympathie est toujours utile, et des conseils positifs relatifs à la conduite ne détruisent pas la confiance de l'enfant. Mais lorsqu'on prend un air scandalisé devant une sottise de l'enfant, on n'arrive jamais à lui inspirer le désir d'avouer sa faute. (R. & H.)



La bonne vieille terre

Une maman éprouve un grand chagrin lorsqu'elle s'aperçoit que son bébé mange de la terre. Elle s'écrie alors : « J'ai vu d'autres enfants le faire, mais je ne pensais pas que *mon enfant* le ferait ! » Eh bien, cela ne signifie pas que votre enfant soit plus dépravé qu'un autre. La plupart des enfants, entre huit et vingt mois, mangent de la terre une fois ou l'autre. Pourquoi ? parce que c'est le sens du toucher qui se développe le premier, et qu'il est plus aigu sur les lèvres et la langue. Il est assez naturel que les mamans avec beaucoup de nettoyages, et plus encore d'exclamations de dégoût et de recommandations pressantes, fassent immédiatement cesser l'habitude de manger de la terre.

Cependant, si l'on en vient à priver l'enfant de tout contact avec le sol simplement parce que sa



Victime de circonstances malheureuses....

mère a horreur de tout ce qui n'est pas très propre, il faut alors protester. En été, le petit enfant doit être mis en contact avec la bonne vieille terre, pieds nus, mains nues, tête nue autant que possible, et, lorsqu'il fait chaud, vêtu d'une petite culotte seulement. Il faut lui permettre de toucher la terre, de la creuser, de faire avec elle des constructions, de s'y enterrer en quelque sorte, car elle possède des propriétés vivifiantes. Le courant électrique qui la traverse pénètre dans le corps non isolé du bébé et vient fortifier son système nerveux, tandis que le soleil tanne sa peau.

Naturellement, la terre où l'enfant joue doit être propre. Il ne faut pas qu'elle contienne d'ordures. Un tas de sable est ce qu'il y a de plus parfait dans le genre. Mais la boue elle-même peut convenir si elle est suffisamment propre. Tout enfant qui est privé du sport innocent et hygiénique qui consiste à jouer avec la terre est victime de circonstances malheureuses ou de parents peu avisés. — (*Home and School*)



« Ne touche pas »

Il y a bien peu de parents qui défendent à leurs enfants de regarder quelque chose. La plupart les laissent aussi écouter tout ce qui fait du bruit. On ne s'oppose pas non plus à ce que l'enfant fasse usage de son sens olfactif. Quand au sens du goût, la mère surveille ce qui entre dans la bouche de son enfant, moins par instinct éducatif qu'à cause du danger d'empoisonnement toujours possible.

Mais lorsqu'il s'agit du tact, le meilleur moyen de renseignement que le petit enfant possède, les parents sont unanimes à dire sur tous les tons : « Ne touche pas. » Pourquoi donc ? Evidemment parce qu'il y a une grande quantité de choses qui feraient mal à bébé s'il les touchait, et qu'il y en a plus encore auxquelles bébé ferait mal. Pourtant, lorsque vous empêchez un enfant de toucher à quelque chose, vous ralentissez son éducation.

Il est indéniable cependant qu'il y a au monde une quantité d'objets qu'un bébé ne doit pas toucher. Il faut aussi convenir qu'une partie de l'éducation du bébé consiste à le faire obéir au « ne touche pas » de son père ou de sa mère. Il y a le fer brûlant, l'attrape-mouches, les tasses en porcelaine de Chine, les livres ; tout cela ferait mal ou serait abîmé si les tout petits doigts s'en approchaient. Mais il faut se souvenir que l'enfant doit toucher et toucher encore mille et mille choses, jour après jour, pour apprendre ce qu'il doit savoir. C'est pourquoi Dieu a mis en lui ce désir presque irrésistible d'atteindre les objets, de s'en emparer, de les palper, de les jeter, de les déchirer, afin de se rendre compte des propriétés de toutes les choses qui meublent et qui ornent la grande école de la vie. La maison ne doit pas être un pénitencier tout hérissé de défenses, mais une institution éducative, faite pour le développement de l'enfant.

Il y a certaines choses qu'il vaut mieux placer hors de l'atteinte de bébé. D'autres choses, qui conviennent à son âge, doivent être à sa portée et la mère doit jouer avec ces choses et avec bébé un peu chaque jour. Il y a d'autres choses encore — mais celles-là peu nombreuses — qui doivent rester à portée de l'enfant et cependant ne pas être touchées par

les petites mains, excepté (et cela devient une loi absolue) lorsque maman, de temps en temps, les prend elle-même, les tient, et laisse les doigts de l'enfant les caresser donnant ainsi l'impression très nette qu'on ne doit les toucher que lorsqu'on est aidé par sa maman.

Plus l'enfant pourra toucher d'objets, moins il faudra en mettre sur la liste prohibitive, mieux l'enfant apprendra à vivre. Êtes-vous un éducateur, ou un geôlier ? — (*Home and School*.)



Je me demande pourquoi....

Je me demande pourquoi il arrive que certaines mamans pensent avoir une tâche beaucoup plus lourde que les autres.

Je me demande comment une mère peut dire que ses enfants l'ennuient, et que le bruit qu'ils font et les questions qu'ils posent lui prennent son temps, mettent à bout sa patience, et l'énervent.

Je me demande pourquoi une mère ne reçoit pas ses enfants avec un beau sourire lorsqu'ils reviennent de l'école.

Je me demande pourquoi elle permet à sa voix d'exprimer ne fut-ce que l'ombre d'une irritation, car cela bouleverse la famille plus qu'elle ne pense.

Je me demande pourquoi si peu de mamans comprennent que pour leurs enfants il n'y a point de



lieu plus agréable que la maison illuminée de l'amour d'une mère.

Je ne puis comprendre pourquoi certaines mamans portent avec si peu de joie et de reconnaissance le doux fardeau de la maternité, et pourquoi elles sont si lentes à jouir des rayons de soleil pendant qu'ils brillent encore. Un jour viendra où la maison sera silencieuse ; les petits pieds auront peut-être marché jusqu'à la tombe, ou bien garçons et filles auront grandi et se seront fait un nid à eux. Alors la maison sera bien triste et bien vide... Il vaut donc mieux, dès maintenant, faire provision de bons souvenirs.

(R. & H.)

Il y a quelque chose de profondément égoïste et dur dans un certain optimisme qui dit aux malheureux : tout est pour le mieux. — A. de Gasparin.

NOTRE JEUNESSE

Au Pays d'A peu près

Si tout le monde n'aime pas les voyages, en raison des tracasseries qu'ils donnent, il est cependant peu de personnes qui n'aient entendu des récits de voyage. En particulier, les enfants écoutent et lisent volontiers ces récits où se déroulent les aventures arrivées aux explorateurs dans des contrées lointaines et curieuses. Pour ma part, je viens de faire un assez long tour par un territoire où vivent de singulières populations. Je vous raconterai ce que j'ai vu.

Souvent déjà, j'avais entendu parler du pays d'A peu près. La meilleure façon de me faire une idée de ses habitants, de leurs mœurs, était d'y aller. Je fis donc ma valise, pris quelque argent, un bon bâton ferré, ma montre et une boîte de pastilles de bonne humeur. Ces pastilles sont excellentes à prendre, en cours de route, si des désagréments se présentent. Faute d'en emporter, on risque de voyager sans charme.

A travers le pays où deux et deux font quatre, où les perpendiculaires s'élèvent droit sur les lignes horizontales, où midi est le milieu du jour, où oui c'est oui et non c'est non, j'arrive enfin à une frontière.

A vrai dire, ce n'était pas là une frontière pour de bon. En effet, il n'a jamais été possible à personne de bien délimiter le pays d'A peu près. On ne sait pas au juste où il commence et où il finit. C'est fâcheux, car les citoyens du pays d'A peu près n'ayant pas de frontières très précises, sont en perpétuelle discussion avec leurs voisins. Ils vivent avec eux sur un pied qu'on ne peut pas appeler un pied de guerre, parce qu'ils ont rarement de véritables guerres, et pour cause. Leur armée n'existe qu'à peu près...

Au pays d'A peu près les enfants obéissent à peu près à leurs parents. Quand ils se mettent à table ils ont les mains propres, comme ci, comme ça. Ils mangent leur soupe, mais ne nettoient jamais leur assiette : il y a un résidu. Ensuite ils vont à l'école et arrivent, environ, à l'heure. Leurs sacs sont moitié ouverts, moitié fermés, leurs devoirs commencés mais pas finis. Quand ils écrivent ils mettent sur les *i* les trois quarts des points seulement. La plupart de leurs pages sont propres mais pas toutes. Ils savent leurs leçons mais pas jusqu'au bout. Quand le maître parle, ils ouvrent un œil et prêtent une oreille. L'autre oreille et l'autre œil s'occupent vaguement d'objets divers. Quand l'inspecteur visite l'école, il met la note suivante : « Elèves à peu près bien ; à moins qu'ils ne soient à peu près mauvais ; je ne saurais me prononcer. » En parlant, il fait à l'instituteur des compliments qui sont aussi des critiques, si l'on veut ; mais bien malin celui qui le dira.

Les menuisiers du pays d'A peu près font des parquets, des portes, des fenêtres, comme tous les menuisiers. Seulement, quand on les regarde travailler on s'aperçoit qu'ils scient à peu près droit, rabotent comme qui dirait, ric-à-rac. Alors, quand ils joignent leurs pièces, il y a du jeu. Les portes ont des jours, les fenêtres ne sont ni ouvertes ni fermées.

Les carreaux cliquent, ayant des angles peu précis ; les parquets gondolent et les tables dansent...

Les maçons du pays d'A peu près ont, comme les nôtres, le fil à plomb et l'équerre. Mais aucun angle n'est droit et aucun mur n'est perpendiculaire. Sont-ils obliques ? On ne pourrait le dire sans exagérer. Aussi les maisons, les églises, les marchés sont-ils d'une solidité relative. Si le toit du théâtre d'une ville d'A peu près s'est écroulé dernièrement, il faut reconnaître qu'il ne s'est écroulé qu'en partie, et que les victimes n'ont été assommées qu'à moitié. Les chirurgiens appelés au secours ont presque guéri les malades et à peu près réduit un certain nombre de fractures...

Je me suis appliqué à regarder les femmes de la contrée. Mais si vous me demandiez si elles sont belles ou laides, je serais fort embarrassé. En disant qu'elles sont laides on les calomnierait ; en disant qu'elles sont belles on les flatterait indignement. Et si vous vouliez apprendre de moi si ces femmes sont gracieuses, actives, bonnes ménagères, intelligentes, vertueuses, je ne saurais véritablement pas répondre. Elles font tout comme elles balayent et comme elles tricotent. Et comment tricotent et balayent-elles ? Voici : elles balayent dans le milieu des pièces ; mais pas dans les coins. En tricotent elles laissent tomber des mailles. Il en résulte que, dans leurs maisons, les petits coins invisibles sont sales, et leurs bas ont des trous...

Depuis le gouvernement et les administrations jusqu'aux familles et aux particuliers, au pays d'A peu près rien n'est franc, net, carrément affirmé. — Et que doit-on penser d'un pareil pays ? — Rien de mauvais, rien de bon. Mais cela même précisément n'est pas bon. C'est mauvais, tout à fait mauvais. Qu'est-ce qu'une demi-science, une demi-habileté, une demi-vérité, une demi-honnêteté ? C'est quelquefois pire que le manque de science, d'habileté et d'honnêteté. Donnez-moi de francs coquins, des menteurs qui ont le courage de leur mensonge, cela vaut mieux. Au moins on sait à quoi s'en tenir. Soyons tout à fait ce que nous sommes. Faisons tout à fait bien ce que nous avons à faire. Ne nous contentons jamais d'à peu près. En tout cas, rien n'est irritant comme l'à peu près. J'en ai su quelque chose là-bas. Il était temps que je parte. Tant d'indécision, de flou, d'équivoque, me mettait hors de moi et mes pastilles de bonne humeur s'épuisaient à vue d'œil.

C. WAGNER. — *Par le sourire.*

Une missionnaire avait adopté un petit hindou orthodoxe, nommé Sadhi. Elle lui parlait souvent de Jésus. Lorsqu'il eut six ans, environ, elle lui dit : « Sadhi, tu dois prier toi-même maintenant. »

Et voici la prière de Sadhi :

« Cher Jésus, rends-moi semblable à ce que tu étais quand tu avais six ans. »



La foi de Jeannette

Béatrice était bien triste. Ce matin-là, pendant qu'elle nettoyait la cage de son canari, l'oiseau s'était envolé. Le chagrin de la petite fille faisait peine à voir. Elle l'aimait tant son Dick ! C'était un si joli petit oiseau, jaune comme de l'or, gai comme un pinson, et qui chantait si bien ! Comment Béatrice pourrait-elle se passer de lui ?

Longtemps elle avait attendu, espérant que Dick reviendrait ; elle avait regardé dans la rue, sur les arbres, sur les toits voisins ; elle avait sondé les profondeurs du ciel bleu, mais en vain. Hélas, la jolie cage resterait vide. Oh ! si maman pouvait acheter un autre canari. Mais pour en avoir un si beau et qui chantât si bien, il faudrait beaucoup d'argent. Et la maman de Béatrice n'en avait pas assez pour faire cette dépense.



Ce jour-là, Béatrice toucha à peine à son dîner. Des sanglots lui montaient à la gorge et des larmes perlaient dans ses yeux.

L'après-midi, la petite fille dut aller faire une course pour sa maman. En passant dans une rue voisine de celle où elle habitait, elle entendit une voix d'enfant chanter un beau cantique. Elle s'arrêta pour écouter. Mais aussitôt la même voix, interrompant son chant, dit à Béatrice :

— Viens donc, petite fille !

Béatrice, hésitante, entra. Alors, elle vit qui avait chanté si bien. C'était une jolie fillette aux grands yeux noirs, assise dans un fauteuil.

— Je m'appelle Jeannette, dit la chanteuse. Je suis toute seule ici parce que maman doit aller travailler tous les jours. Je ne peux pas sortir parce que j'ai une jambe malade.

Béatrice s'approcha. Tout de suite elle sentit s'élever dans son cœur une profonde sympathie pour cette enfant qui aurait voulu courir, jouer comme elle, mais qui devait rester toujours assise ou couchée. Les deux petites filles eurent vite fait connaissance.

— Je m'ennuie tant, disait Jeannette. Toujours

seule, je n'ai personne à qui parler. Ma seule compagnie, c'est ce canari.

Et en disant ces mots, Jeannette montrait une cage sur la table voisine.

Béatrice regarda. Son cœur s'arrêta un instant de battre. Ce canari, là, dans cette cage, c'était le sien ! Oh, oui, elle en était sûre, c'était bien le sien : le même jaune d'or, le même bec rose, la même façon de sauter d'un barreau à l'autre, le même petit cri pour demander une feuille de salade bien tendre ou de l'eau fraîche dans sa baignoire !

Et Jeannette continuait de parler :

— J'avais un autre canari, mais hier il est mort. J'ai beaucoup pleuré, et maman m'a dit que si j'avais confiance en Dieu Il arrangerait tout pour que je sois heureuse. Alors j'ai dit au bon Dieu que mon oiseau était la seule compagnie de la petite malade, et je Lui ai demandé de m'en donner un autre. Ce matin, de bonne heure, que vois-je voltiger devant la fenêtre ? Un canari, tout pareil à celui qui était mort, plus beau même. Il entre, il se pose sur mon doigt, et il avait l'air de dire : « Tu vois, je viens tout exprès pour toi ; c'est le bon Dieu qui m'envoie. » Si tu savais, Béatrice, comme je suis heureuse depuis ce matin. Et il me tardait tant de le dire à quelqu'un. Comme tu es gentille d'être entrée !

Béatrice écoutait en silence. Son cher oiseau ! Elle n'avait plus de doute maintenant. C'est là que Dick s'était réfugié. Mais voici qu'une lutte s'élevait dans son cœur. Allait-elle dire que l'oiseau lui appartenait, le reprendre, et priver la pauvre malade de cette petite bête à laquelle elle s'était tant attachée ? La fillette comprit que ce serait mal. Elle pouvait jouir du grand air, sortir à la campagne, entendre les oiseaux du ciel et contempler toutes les belles choses que Dieu a faites. Jeannette ne pouvait pas sortir ; ce canari c'était sa joie, son rayon de soleil à elle. Non, décidément, elle ne dirait rien, et le bonheur de Jeannette serait le sien.

Ce soir-là, Béatrice rentra heureuse parce qu'elle avait le sentiment d'avoir fait une bonne action.

Plus tard, elle alla souvent voir Jeannette et lui tenir compagnie. Les deux petites filles étaient heureuses de se retrouver, et le canari, en les voyant, semblait prendre sa plus belle voix pour dire à sa façon qu'il était content lui aussi.

Quelque temps après, une amie de la mère de Jeannette donna un beau canari à Béatrice. C'est ainsi que le bon Dieu rendit à la petite fille l'oiseau qu'elle avait donné de si bon cœur, et qu'Il lui fit trouver une véritable amie, ce qui est bien plus précieux encore. (Adapté de *Our Little Friend*.)

Dans quinze jours vous pourrez lire encore une belle histoire :

Le Prince et le Vendeur d'Allumettes.

Classes Infantines

DE L'ÉCOLE DU SABBAT

Leçon 5. — 31 octobre 1925

Guérison d'un aveugle pendant le Sabbat

Texte de la leçon : Jean 9.

Verset à apprendre par cœur : « Il faut que je fasse, tandis qu'il est jour, les œuvres de celui qui m'a envoyé. » Jean 9 : 4.

1. Jésus enseignait le peuple à Jérusalem. Un jour de Sabbat, comme Il sortait du temple, avec ses disciples, Il « vit, en passant, un homme aveugle de naissance ». Ceux qui deviennent aveugles par accident ou par la vieillesse peuvent se souvenir du ciel bleu, des arbres, des fleurs, de l'herbe et du visage de leurs amis ; mais ce pauvre homme n'avait jamais eu le bonheur de voir l'une ou l'autre de ces choses.

2. « Ses disciples lui firent cette question : Rabbi, qui a péché, cet homme ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? » Les Juifs croyaient que quiconque souffrait d'une infirmité, expiait justement ses péchés passés. Jésus leur montra qu'ils se trompaient, que ce n'était ni à cause de ses péchés à lui, ni à cause des péchés de ses parents que cet homme était aveugle, mais que son infirmité servirait à faire éclater la puissance de Dieu et son amour.

3. Jésus dit encore : « Il faut que je fasse, tandis qu'il est jour, les œuvres de celui qui m'a envoyé ; car la nuit vient, où personne ne peut travailler. Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. Après avoir dit cela, il cracha à terre, et fit de la boue avec sa salive. Puis il appliqua cette boue sur les yeux de l'aveugle, et lui dit : Va, et lave-toi au réservoir de Siloé (nom qui signifie envoyé). » On rapporte que ce réservoir était situé à l'un des coins de la ville, tout près du mur. L'aveugle « y alla, se lava et s'en retourna voyant clair ».

4. « Ses voisins et ceux qui auparavant l'avaient connu comme un mendiant disaient : N'est-ce pas là celui qui se tenait assis et qui mendiait ? Les uns disaient : C'est lui. D'autres disaient : Non, mais il lui ressemble. Et lui-même disait : C'est moi. » On lui demanda comment il se faisait que ses yeux étaient ouverts et il raconta ce que Jésus avait fait et dit, et comment il avait vu clair. Alors ils lui demandèrent où était Jésus et il répondit : « Je ne sais. »

5. « Ils menèrent vers les pharisiens celui qui avait été aveugle. Or, c'était un jour de Sabbat que Jésus avait fait de la boue, et lui avait ouvert les yeux. De nouveau, les pharisiens aussi lui demandèrent comment il avait recouvré la vue. Et il leur dit : Il a appliqué de la boue sur mes yeux, je me suis lavé, et je vois. »

6. « Sur quoi quelques-uns des pharisiens dirent : Cet homme ne vient pas de Dieu, car il n'observe pas le Sabbat. D'autres dirent : Comment un homme pécheur peut-il faire de tels miracles ? Et il y eut division parmi eux. » Alors les Juifs demandèrent à l'homme qui avait été aveugle ce qu'il pensait de celui qui avait ouvert ses yeux, et cet homme répondit : « C'est un prophète. »

7. « Les Juifs ne crurent point qu'il eût été aveugle et qu'il eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir ses parents. Et ils les interrogèrent, disant :

Est-ce là votre fils, que vous dites être né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ?

8. Ses parents répondirent : Nous savons que c'est notre fils, et qu'il est né aveugle ; mais comment il voit maintenant, ou qui lui a ouvert les yeux, c'est ce que nous ne savons. Interrogez-le lui-même, il a de l'âge, il parlera de ce qui le concerne. Ses parents dirent cela parce qu'ils craignaient les Juifs ; car les Juifs étaient déjà convenus que, si quelqu'un recevait Jésus pour le Christ, il serait exclu de la synagogue. »

9. Alors les Juifs dirent, parlant de Jésus : « Nous savons que cet homme est un pécheur. » Celui qui avait été aveugle paraissait avoir plus de courage que ses parents, car il répondit bravement : « S'il est un pécheur, je ne sais, je sais une chose, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois... Jamais on n'a entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si cet homme ne venait pas de Dieu, il ne pourrait rien faire. »

10. Les Juifs furent irrités en entendant ces paroles et ils chassèrent cet homme de la synagogue. « Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé ; et, l'ayant rencontré, il lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu ? Il répondit : Et qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ? »

11. « Tu l'as vu, lui dit Jésus, et celui qui te parle, c'est lui. Et il dit : Je crois, Seigneur. Et il se prosterna devant lui. » Comme cet homme dut être heureux d'avoir trouvé le tendre Jésus qui avait pardonné ses péchés et guéri son infirmité !

QUESTIONS

1. Qui Jésus rencontra-t-Il un Sabbat matin en sortant de la synagogue ? De quoi certains aveugles peuvent-ils se souvenir ? Qu'est-ce que cet aveugle ne pouvait pas faire ? Pourquoi ?

2. Quelle question les disciples posèrent-ils à Jésus ? Qu'est-ce que les Juifs croyaient au sujet des infirmités ? Que dit Jésus à ce sujet ? A quoi l'infirmité de cet homme devait-elle servir ?

3. Qué devait faire Jésus ? Qu'annonça-t-Il ? Qu'est-ce que Jésus devait être tant qu'Il serait dans le monde ? Que fit Jésus ? Quel ordre donna-t-Il à l'aveugle ? Quel fut le résultat de son obéissance ?

4. Que dirent les voisins de l'aveugle quand ils aperçurent celui-ci ? Que lui demanda-t-on ? Que répondit-il ?

5. Vers qui conduisirent-ils cet homme ? Pendant quel jour ce miracle fut-il accompli ? Que demandèrent les pharisiens ? Que répondit-il ?

6. Pourquoi certains d'entre les pharisiens disaient-ils que Jésus ne venait pas de Dieu ? Quelle était l'opinion des autres ? Que répondit l'homme qui avait été guéri lorsqu'on lui parla de Jésus ?

7. Qu'est-ce que les Juifs se refusaient à croire ? Qui envoya-t-on chercher ? Que demanda-t-on aux parents ?

8. De quelle manière habile les parents répondirent-ils ? De qui avaient-ils peur ? Qu'est-ce que les Juifs avaient déjà décidé de faire de ceux qui croyaient en Jésus ?

9. Qu'est-ce que les Juifs dirent de Jésus ? Que répondit celui qui avait été aveugle lorsqu'on lui dit que Jésus était un pécheur ? Qu'est-ce que Jésus n'aurait pas pu faire s'il n'avait pas été envoyé de Dieu ?

10. Quelle impression cette réponse fit-elle sur les Juifs ? Que firent-ils de cet homme ? Lorsque Jésus le rencontra, quelle question lui posa-t-Il ? Comment cet homme montra-t-il sa bonne volonté à croire en Jésus ?

11. Qu'est-ce que Jésus dit de Lui-même ? Que fit l'homme ? Quelles sont les deux raisons pour lesquelles il devait se réjouir ?

Leçon 6. — 7 novembre 1925

Le bon Berger

Texte de la leçon : Jean 10 : 1-21.

Verset à apprendre par cœur : « Je suis le bon berger. Le bon berger donne sa vie pour ses brebis. » Jean 10 : 11.

1. Les gens du peuple avaient beaucoup de plaisir à écouter Jésus parce qu'Il savait tirer des leçons merveilleuses des choses les plus simples qu'ils voyaient tous les jours. Il y avait beaucoup de troupeaux qui paissaient sur les collines de Palestine, et chaque troupeau avait son berger.

2. Pour comprendre ce que Jésus voulait dire, il faut connaître le soin que les bergers orientaux prenaient de leur troupeau. Le berger restait toute la journée auprès de son troupeau ; il donnait un nom à chaque brebis, et à chaque agneau. Si un membre du troupeau s'égarait, le berger partait à sa recherche et bravait tous les dangers pour le retrouver et le ramener au bercail.

3. Le soir, les bergers conduisaient leur troupeau dans une grande bergerie et le laissaient aux soins du portier pendant la nuit. Dès que le matin était venu, chaque berger venait heurter à la porte de la bergerie, et depuis l'intérieur le portier ouvrait la porte, car on n'ouvrait ces portes que de l'intérieur. Chaque berger retrouvait son troupeau en appelant chaque brebis par son nom, puis il les conduisait et elles le suivaient, dociles, jusqu'à l'endroit où elles devaient brouter.

4. Jésus dit à ses disciples et aux pharisiens : « Je suis le bon berger. » Puis Il prononça une parabole, disant : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie, mais qui y monte par ailleurs, est un voleur et un brigand. Mais celui qui entre par la porte est le berger des brebis. Le portier lui ouvre et les brebis entendent sa voix : il appelle par leur nom les brebis qui lui appartiennent, et il les conduit dehors. »

5. « Lorsqu'il a fait sortir toutes ses propres brebis, il marche devant elles ; et les brebis le suivent parce qu'elles connaissent sa voix. Elles ne suivront point un étranger ; mais elles fuiront loin de lui, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers. Jésus leur dit cette parabole mais ils ne comprirent pas de quoi il leur parlait ! »

6. Désirant se faire comprendre, Jésus ajouta encore : « Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé... Le voleur ne vient que pour dérober, égorger et détruire ; moi je suis venu afin que les brebis aient la vie. »

7. « Le bon berger donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire qui n'est pas le berger, et à qui n'appartiennent pas les brebis, voit venir le loup, abandonne les brebis, et prend la fuite ; et le loup les ravit et les disperse. Le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se met point en peine des brebis. » Le mercenaire est celui qui travaille pour gagner de l'argent, mais qui n'aime pas les brebis.

8. Jésus dit encore : « Je suis le bon berger. Je connais mes brebis, et elles me connaissent, comme le Père me connaît et comme je connais le Père ; et je donne ma vie pour mes brebis. » Jésus pensait sans doute aux milliers d'âmes sur la terre qui seraient détournées de Lui par de faux maîtres, et aux païens qui n'ont jamais entendu la voix du véritable berger. Ces gens là sont dispersés dans le monde comme des brebis au milieu des loups.

9. Puis il ajouta : « J'ai encore d'autres brebis, qui

ne sont pas dans cette bergerie ; celles-là, il faut que je les amène ; elles entendront ma voix, et il y aura un seul troupeau, un seul berger. » Nous accomplissons l'œuvre du Seigneur lorsque nous cherchons à ramener les âmes égarées à Jésus, le véritable berger.

10. Souvenons-nous bien de ce que le berger doit faire pour ses brebis. Il les connaît, les appelle, les conduit, les nourrit, leur procure du repos, veille sur elles, les cherche et donne sa vie pour elles. La brebis doit aussi faire sa part, mais une part qui n'est guère difficile. Il faut qu'elle entende la voix du berger, qu'elle le connaisse, et qu'elle le suive, c'est-à-dire qu'elle lui obéisse.

QUESTIONS

1. Qu'est-ce qui faisait qu'on écoutait Jésus avec plaisir ? Qu'est-ce qui paissait sur les collines de la Palestine ? Comment Jésus essayait-il d'enseigner au peuple son amour ?

2. Qu'est-ce que nous devons connaître pour comprendre ce que Jésus voulait dire ? Qu'est-ce que chaque berger oriental faisait pour son troupeau ?

3. Que faisaient les bergers le soir ? Au matin, comment les différents bergers reconnaissaient-ils leurs brebis ?

4. Qu'est-ce que Jésus dit de Lui-même à ses disciples et aux pharisiens ? Que dit-Il du voleur dans une parabole qu'Il prononça à cette occasion ? Comment le berger entre-t-il dans la bergerie ? Comment conduit-il son troupeau dehors ?

5. Comment le véritable berger veille-t-il sur son troupeau ? Pourquoi un étranger ne pourrait-il pas le faire ?

6. Quelle est la partie de la bergerie à laquelle Jésus s'identifie ? Qu'est-il dit de ceux qui entrent par Lui ? Quel est le but du voleur qui s'introduit dans la bergerie ? Pour quelle raison Jésus est-il venu ?

7. Jusqu'à quel point le véritable berger aime-t-il ses brebis ? Que fait le mercenaire lorsque survient le danger ? Qu'est-ce qu'un mercenaire ?

8. Qu'est-ce que le bon berger sait ? Qu'est-ce que les brebis savent ? Qu'est-ce que le Père connaît ? Que fait Jésus pour son troupeau ? A qui Jésus pensait-Il ? Où sont les brebis égarées ?

9. Que dit Jésus de ses « autres brebis » ? Qu'est-ce qu'elles entendront ? Où doivent-elles être conduites ? Quand accomplissons-nous l'œuvre du Seigneur ?

10. Répétez ce que le bon Berger fait pour ses brebis. Qu'est-ce que la brebis doit faire de son côté ?

Agriculteur adventiste, connaissant tous travaux de campagne, prendrait service dans famille adventiste. Autre emploi accepté. S'adresser à Emile Rod, Puidoux (Vaud) Suisse. 2-2

LA REVUE ADVENTISTE

Journal paraissant deux fois par mois

Rédaction et Administration :

DAMMARIÉ-LES-LYS (S.-et-M.), France

Prix de l'abonnement :

	1 an	6 mois
France, Belgique et Colonies	12 fr.	7 fr.
Etranger (argent français)	14 fr.	8 fr.
Suisse (argent suisse)	6 fr.	3 fr. 50

AGENTS :

PARIS, 1 Nicolas Roret, 13^e MARSEILLE, 5 boul. Longchamp
STRASBOURG, 144 Grand'Rue LAUSANNE, 1 av. de Beaulieu
BRUXELLES, 174 Bd Anspach ALGER, 2 rue Robert Estoublon



REVUE ADVENTISTE

Un cours de conférences sera très probablement donné à Melun cet hiver.

Parmi les 36 maisons d'édition adventistes du monde, celle de Melun occupe le seizième rang quant à la valeur des livres et journaux vendus en 1924.

Le total des imprimés adventistes vendus par nos maisons d'édition du monde entier en 1924 s'élève à fr. or 21.200.000, en chiffre rond.

L'église de Paris s'est réunie sur les bords de la Marne, le 3 octobre, pour assister au baptême de quatre sœurs et deux frères. Deux d'entre eux appartiennent à la société de jeunesse de cette église.

On nous dit que Mlle Sarah Henriksen du Danemark se mettra bientôt en route pour Sierra Leone, où elle ira prendre la direction de notre école de jeunes filles à Waterloo. Encore un pas en avant, et non des moindres, dans notre œuvre missionnaire.

Nous espérons que pendant l'année 1925, il nous sera donné de commencer l'œuvre en Liberia, sur la côte occidentale de l'Afrique. C'est là un des rares pays auxquels nos missionnaires allemands ont accès, et nous sommes heureux d'apprendre que des volontaires ont été trouvés qui sont disposés à s'y rendre.

Dans quelques jours le professeur Müller, qui pendant de longues années a dirigé l'école de Fridensau, s'embarquera sans doute pour l'Abyssinie où il prendra la direction de notre Union des Missions de la vieille Ethiopie. Son arrivée dans ce champ constituera un appoint précieux pour le groupe de missionnaires qui y sont au travail.

Le 24 septembre, le Dr J. Nussbaum a donné au Havre sa première conférence publique de la saison. Il avait choisi pour sujet : « Les beaux spectacles de la nature ». Des films appropriés illustraient sa causerie. La salle de cinéma qu'il avait louée s'est remplie de 900 auditeurs, et plus de deux cents personnes ont dû renoncer à entrer, faute de place.

Nous apprenons que deux docteurs ont été désignés pour se rendre en Abyssinie. Ce sont les docteurs Beem et Bergman, de notre faculté médicale de Loma-Linda. Ils sont actuellement en Ecosse où ils se préparent en vue de l'obtention du diplôme médical anglais. Nous espérons que bientôt nous pourrions annoncer qu'un hôpital adventiste a été ouvert dans l'ancien royaume de la reine de Séba.

Le mois passé, deux jeunes missionnaires se sont embarqués d'Allemagne pour l'Egypte. Une semaine auparavant c'était deux jeunes Anglais qui se mettaient en route pour la Syrie. Leur départ marque le premier pas vers la réalisation de notre programme en vue du développement de l'œuvre dans les grands centres mahométans du Levant. Ces jeunes gens étudieront l'arabe et l'islamisme, pendant la première année, et ils se lanceront ensuite dans l'évangélisation.

L'île Maurice qui occupe une si grande place dans l'affection fraternelle des Adventistes de l'Union latine, commence, à son tour, à faire souche de missionnaires. Frère Michel, évangéliste au service de la mission mauricienne, s'est en effet mis en route pour l'île de Rodriguez, qui se trouve à environ 350

km. de l'île Maurice, pour y commencer l'œuvre. C'est le champ missionnaire le plus lointain de notre Division européenne. N'oublions pas l'œuvre dans les missions, surtout à Maurice et à Madagascar, dans nos prières.

Nouvelles de la Collecte d'Automne

Nous apprenons qu'un de nos frères approche du total de frs. français : 7.000.— recueillis de maison en maison. Un autre a déjà frs. 1.345.— et son objectif est de 5.000 francs.

A L., une sœur de 70 ans a déjà recueilli fr. français 136.— en deux sorties. Elle habite un pays de montagnes, et il faut parfois parcourir de longues distances, mais elle le fait avec courage, et le Seigneur la bénit certainement.

On nous écrit qu'à V., une sœur qui, l'an dernier, avait collecté fr. 500.— est obligée de soigner une parente infirme ce qui lui prend presque tout son temps, car il lui est difficile de laisser sa malade seule. Malgré cela, toutefois, notre sœur a si bien profité des occasions qui se sont présentées, et elle a si bien su en faire naître d'autres, qu'elle a déjà 200 francs français. Quel bel exemple pour ceux qui se plaignent de n'avoir pas le temps d'aller collecter.

On nous écrit du Midi de la France que, d'une façon générale, nos quêteurs retournent dans les mêmes maisons qu'ils ont visitées les années précédentes, et qu'ils y reçoivent des offrandes plus importantes que par le passé. Voilà qui parle en faveur du travail méthodique. Frères et sœurs, n'ayons pas peur de retourner là où nous avons reçu des dons les années précédentes, et même de retourner là où nous n'en avons pas reçu. Le Seigneur touche les cœurs.

Deux sons de cloche

« L'envoi de missionnaires dans les colonies d'orient est le projet le plus déraisonnable, le plus coûteux, le plus inutile qui ait jamais germé dans le cerveau déséquilibré d'un enthousiaste, » telle fut la déclaration faite par la Compagnie des Indes au commencement du dix-neuvième siècle.

« A mon avis, les missionnaires ont fait plus de bien durable aux peuples de l'Inde que tous les autres moyens d'action pris ensemble, » telle est la déclaration faite par le Lieutenant-Gouverneur britannique du Bengale à la fin du dix-neuvième siècle. *The Missionary Review of the World*, janvier 1925.

Nouvelle de la Dernière Heure

Nous apprenons que le livre *Ny Dia Ho eo amin'i Kristy* qui est le « Vers Jésus » malgache, et qui devait paraître grâce aux fonds réunis lors de la dernière Grande Semaine, vient de sortir de presse. Frère Raspal nous informe dans sa dernière lettre qu'une édition de 5.000 exemplaires a été préparée, pour être répandue dès que possible dans la grande île de Madagascar. Voilà un progrès considérable qui a été rendu possible par le succès obtenu au cours de la dernière Grande Semaine. Dieu soit loué pour cette bonne nouvelle !... s. B.

Le rédacteur : MAURICE TIÈCHE

Le gérant : SAMUEL BADAUT

Librairie Les Signes des Temps, 1. av. de Beaulieu, Lausanne